

ROCK & FOLK

LED ZEPPELIN

SPECIAL

INTERVIEW JIMMY PAGE
3 ALBUMS DE LÉGENDE
LA MORT DE BONZO



**TORI AMOS THE HORRORS BRODY DALLE COACHELLA SEAN LENNON
KATERINE BRIAN JONESTOWN MASSACRE MES DISQUES A MOI MIOSSEC**

“Métier de voleurs”

CHRISTOPHE MIOSSEC

On le savait dès “Boire”, le Brestois n’a pas suivi le corpus du chanteur français lambda : pub rock, punk, alterno, Beefheart, Pixies...
Aucun doute, cet homme est un teigneux esthète.

Longtemps connu pour l’autoflagellation en promo, Christophe Miossec a l’air satisfait de son neuvième album, “Ici-Bas, Ici Même”. Certains s’attarderont sur les textes noirs, qui se teintent parfois à demi d’humour de la même couleur (“Nos Morts”, modèle du genre, idéal pour les enterrements), d’autres remarqueront surtout le côté lumineux des mélodies, les arrangements qui swingent ou la présence de l’artiste contemporaine tout terrain, Sophie Calle, qui signe une chanson. “C’est une copine de Stephan Eicher, explique Christophe. On s’est retrouvés à chanter dans une fête de village ensemble. Après, le pli était pris. On continue de faire atelier chansons.” Et puis Miossec l’avoue, il est flatté de venir parler de ses disques à lui dans ces pages. Il a même préparé ses antisèches sur son ordinateur, qu’il néglige dans le feu de l’action et ne ressort qu’au moment de partir. “J’ai dû oublier plein de choses...” OK, chez lui, l’autoflagellation, c’est comme la musique, c’est une passion.

Tout en cassettes

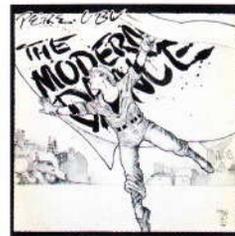
ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Christophe Miossec : Les Rubettes, “Sugar Baby Love”. J’étais très fier de moi et ça m’a valu les insultes de mon frère qui avait 6 ans de plus que moi. Il m’a donné tout une culture 1960-1970, c’était fabuleux de pouvoir piocher dedans et se révolter contre ensuite. Ce 45 tours était honteux, il n’a pas été écouté. Chez nous, on ne rigolait pas avec ça. Avec mon frère, j’écoutais les Stones et Dr Feelgood époque Lee Brilleaux/ Wilko Johnson. Ils étaient venus jouer à Brest où il



y avait une bonne clientèle pour le pub-rock. Mon frère écoutait aussi “Rock Bottom” de Robert Wyatt, du Gong et après, ça passait à l’école Hatfield And The North, voire ça se barrait dans des trucs pas bien. Mais la base, c’était les Who, les Stones, le tout en cassettes. On ne savait pas d’où ça venait, mais c’était dans les gênes. On était sous perfusion.

R&F : Après la faute de goût Rubettes, comment se forment vos goûts ?



Christophe Miossec : Le mouvement alter punk est arrivé. Les Marquis de Sade sortent “Conrad Veidt” et ça a été une énorme claque. Ils étaient à côté, à Rennes, ils venaient jouer à Brest. Et j’ai monté un groupe à 14 ans, on est passé en première partie de Kas Product, d’Orchestre Rouge de Theo Hakola. Mon disque le plus important à l’époque, c’est “154” de Wire. Et “The Modern Dance” de Pere Ubu.

Il y a trois ou quatre années où la musique est insensée. J’ai vraiment l’impression que c’est ça, une ébullition incroyable et que ça va continuer... Et arrivent les années 1980.

R&F : Avant cela, comment se font les découvertes ?

Christophe Miossec : Mon budget part dans les pétards et les cordes de guitare. Du coup, je copie sur cassettes comme un taré. Le fait d’être dans un groupe à 14 ou 15 ans me permet de rencontrer la scène locale et de tomber sur des gars qui me forment une culture rock’n’roll assez structurante, avec ce qui est bien, ce qui ne l’est pas... On se fait un plaisir de haïr le rock progressif. A l’époque, pour avoir les cheveux courts, se les teindre et aller à l’école en collants de danse, il fallait les avoir bien accrochées. On allait au contact. On avait la chance d’avoir les Transmusicales qui ont aussi œuvré pour ma culture. J’ai joué à la deuxième ou troisième édition. Et je lisais aussi les papiers fleuves de Garnier dans Rock&Folk, j’y ai découvert les Cramps.

R&F : Quelques albums marquants à l’époque ?

Christophe Miossec : Les Gang Of Four, “Solid Gold”, que je trouve toujours aussi bien, que je peux mettre très fort. Et le précédent, “Entertainment !” Quand ils ont tourné aux USA dans les années 1980,

Luni

Luni

Luni

Dez





il y avait un mec à poil qui montait sur scène avec eux et sautait partout. C'est devenu le bassiste des Red Hot Chili Peppers, Flea. Il a vraiment tout pompé sur eux. L'histoire de la musique, c'est ça, ce ne sont que des drames, enfin pas si graves que ça... C'est un métier de voleurs. Captain Beefheart, par exemple, n'a pas écrit ses premiers textes, je viens de le découvrir dans un bouquin. C'est

un prof qui les avait écrits puisque, a priori, Beefheart ne savait pas vraiment lire. Et lui accusait Frank Zappa d'avoir piqué son système de textes...

Bon chaos

R&F : Pour survivre aux années 1980, vous vous repliez sur les classiques ?

Christophe Miossec : Oui, puisque tout devient incoutable, à part quelques groupes américaines dont Hüsker Dü ou les Minutemen — et c'est bien, mais pas à se prosterner — mes goûts partent dans tous les sens. J'écoute alors de la musique black, Sam Cooke, Smokey Robinson,



il n'y a que des tubes à ma façon sur "Clear Spot", "Her Eyes Are A Blue Million Miles" est une des chansons les plus parfaites du rock. C'est bluffant, c'est un Howlin' Wolf, il a volé partout. Et je suis aussi marqué à l'époque par "Swordfishtrombones" de Tom Waits, un



de ces albums incapables de vieillir. C'est une sorte de cimetière, de fin du rock. Dans les années 1980, je ne vais plus qu'aux concerts et j'en ai adoré certains comme ceux du Gun Club, que j'ai vu trois fois. L'album "Miami", ça a été un choc. Mais je n'ai jamais

vu un bon concert, enfin ce qu'on appelle comme ça. Il y a toujours eu des catastrophes. J'ai aussi vu Richard Hell aux Transmusicales en 1985, quel pied ! Tout le monde tirait la gueule, mais c'était juste le bon chaos. Et j'ai vu PJ Harvey en plein après-midi au festival Tamaris en Bretagne. "Dry" venait de sortir.

R&F : A cette période, le rock semble mort. Il faut attendre la fin de la décennie...

Christophe Miossec : ... Et les Pixies. Hüsker Dü et tous ces groupes de la côte Ouest, ça ne suffisait pas. Ils étaient trop politisés, ça me faisait chier... Je me suis pris une sacrée claque avec les Pixies. C'est vers cette période que je me suis remis à la musique. J'avais complètement abandonné le rock, j'écoutais même Nougaro... Et une amie de l'époque, ancienne journaliste de Rock News qui n'avait pas lâché le fil, s'est retrouvée au concert des Pixies à Paris. J'ai aussi été bien



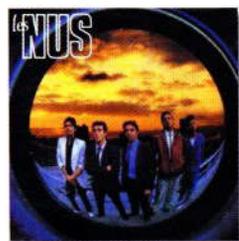
bluffé par My Bloody Valentine. Je me suis longtemps endormi avec "Loveless" quand j'étais seul. Ces gens-là ne sont pas des produits. C'est ingérable, génial.

R&F : Vous reprenez la musique et vous sortez même un premier album en 1995...
Christophe Miossec : On a fait un disque au Studio Caraïbes à Bruxelles avec un tout petit budget. On bossait la nuit, on était des furieux. Et un groupe venait d'enregistrer avant nous. L'assistant du studio me fait écouter ça la nuit, très fort. C'était le premier Deus. Le lendemain, j'ai dit aux mecs : *On fait de la merde !*



R&F : Très vite, vous faites des reprises inattendues, dont du Hallyday...
Christophe Miossec : Je naviguais dans un certain bon goût et je trouvais ça plutôt drôle de reprendre du Johnny Hallyday en affirmant mon amour pour lui. Mon père avait "Les 24 Premiers Succès De Johnny Hallyday", ça tournait en boucle à la maison. Johnny avait fait son service militaire avec mes cousins, sous la responsabilité de mon tonton à Baden-Baden. Dans l'album de famille, il y avait des photos de mes cousins avec lui. Et puis, il gardait l'image du sauvage. On est combien à savoir chanter du rock en français ?

"J'avais complètement abandonné le rock"



Les Nus. Ils ont fait ce morceau, "Johnny Colère", repris par Noir Désir. Sur scène, ils étaient vraiment un groupe fabuleux. Je les suivais, à Quimper on était 17 à leur concert. Mon disque en français majeur, c'est "Play Blessures" d'Alain Bashung, sorti alors que le rock s'effondrait. Je suis arrivé à la chanson française par son biais plutôt que par Gainsbourg. Quand on aime la chanson française, Gainsbourg c'est une telle évidence et un tel danger. Si on s'approche trop près, on se crame. Mieux vaut creuser son petit trou à côté.



R&F : On n'a jamais eu l'impression que, pour vous, c'était difficile de faire sonner le français...

Christophe Miossec : J'avais fait écouter Marquis De Sade à un copain londonien et il s'était roulé par terre de rire à cause de l'accent. Du coup, ça m'a terrorisé. Il y a un disque très important dans le rock français, "Les Nus", premier et seul album de ce groupe rennais, on était 17 à leur concert. Mon disque en français majeur, c'est "Play Blessures" d'Alain Bashung, sorti alors que le rock s'effondrait. Je suis arrivé à la chanson française par son biais plutôt que par Gainsbourg. Quand on aime la chanson française, Gainsbourg c'est une telle évidence et un tel danger. Si on s'approche trop près, on se crame. Mieux vaut creuser son petit trou à côté.

R&F : Comment avez-vous travaillé sur "Ici-Bas, Ici Même" ?

Christophe Miossec : C'est deux ans de boulot avec une guitare et des textes. J'ai rencontré pas mal de musiciens à droite, à gauche et tout à coup, avec Albin (*de la Simone — NdA*), ça a fait boum ! On me parlait de lui, et je me disais, on peut passer une bonne soirée, mais de là à faire de la musique ensemble, c'est un chanteur, ce n'est pas possible.

R&F : A quel moment l'album a-t-il pris de l'ampleur ?

Christophe Miossec : L'idée première que j'avais en essayant de retenir des erreurs du passé, c'était de s'interdire les couches. Il ne faut pas avoir peur du morceau. A force de travailler seul avec ma guitare, je voyais si ça tenait ou pas. Ça n'a pas empêché Albin de repêcher des morceaux que je trouvais nuls à chier. Il en a tiré autre chose. Le disque s'est fait chez moi. C'est plus pratique mentalement, je suis sur mes terres, je reçois...

R&F : Il y a des arrangements très jazzy sur le disque. Ça vient d'où ?

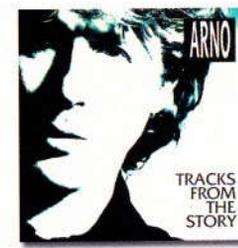
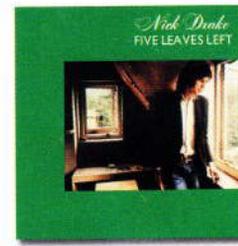
Christophe Miossec : J'ai toujours eu ce fantasme cubain... Ou des orchestres argentins sur Paris dans les années 1940. En ce moment, je suis dans les 78 tours, je commence à devenir un peu cintré.

R&F : Vous écoutez quoi sur la fameuse île déserte ?

Christophe Miossec : "Clear Spot", définitivement. Ce disque me rend taré. Je chante toutes les parties de guitare. Après les concerts, j'aime le mettre

à fond. Sur l'île déserte, c'est un disque qui permet de hurler sur le reste du monde, pour rester vivant et en colère. Je prends aussi "Five Leaves Left" de Nick Drake et "Chet Baker Sings" qui me suit depuis que je suis gamin. On l'écoutait à la maison. Nina Simone, "It Is Finished", avec sa reprise incroyable de "Mr Bojangles", et l'album "Here Comes The Sun" où elle reprend le morceau des Beatles.

"Astral Weeks" que j'ai retenu de mon grand frère, un disque enregistré en 48 heures et ça se sent, personne ne joue vraiment en place, mais quand Van Morrison est au sommet de sa forme vocale, c'est *waow !* J'emporte aussi ce que je considère comme le plus grand disque de ces dix dernières années, "The Lyre Of Orpheus" de Nick Cave. J'ai l'impression qu'il est passé inaperçu, peut-être parce que c'est un double, avec "Abattoir Blues". Nick Cave a une telle classe qu'à côté de lui, on se sent tous comme des petits garçons.



R&F : Vos héros absolus ?
Christophe Miossec : Elvis. Ça ne peut rester que lui. "Blue Moon", cette chanson, cette contrebasse, cette prise de son sont invraisemblables. Elvis est au-dessus de tout. J'aimerais trouver ce disque, "Having Fun On Stage With Elvis", que le Colonel Parker a sorti, avec juste les vannes d'Elvis sur scène. Je trouve fabuleux qu'on puisse mettre ça sur le marché. Et Arno fait partie des héros. L'album "Tracks From The Story" avec le morceau "Jive To The Beat", c'est mon préféré. J'ai vu TC Matic la première fois aux Transmusicales, je crois que c'est le mec que j'ai le plus vu sur scène. Il enregistre des disques uniquement pour partir en tournée, c'est la meilleure raison du monde pour faire de la musique. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY
 Album "Ici-Bas, Ici Même" (Pias)